

François Angelier : “La littérature de genre n’a jamais autant existé”  
[Télérama](#), 27 juin 2020

### Les 20 meilleurs polars et romans de science-fiction, monuments du “genre”



François Angelier : « *Si les noms de Simenon en son temps, d’Ursula Le Guin ou de Margaret Atwood aujourd’hui circulent pour le prix Nobel, ils ne l’ont encore jamais eu.* »

Illustration Séverin Millet pour *Télérama*

**En regard de la cinquième et dernière section de notre bibliothèque idéale, consacrée aux polars et romans de science-fiction, le producteur de l’émission “Mauvais genres” sur France Culture analyse la transformation de ce secteur. Désormais, même les écrivains de la littérature blanche se mettent à l’écriture de romans noirs et SF. Pour quel résultat ?**

Journaliste et producteur, depuis vingt-trois ans, de l’émission “Mauvais genres”, sur France Culture, François Angelier voit s’étendre l’influence de la littérature de genre.

#### **Le genre existe-t-il encore ?**

Le genre n’a jamais autant existé ! Il est devenu un objet d’études théoriques et scientifiques, une question de société récurrente. Littéairement, en revanche, sa situation est plus étrange : s’il est toujours reconnu et validé par des festivals qui lui sont consacrés, il se dissout de plus en plus dans la littérature blanche.

#### **Pourquoi ?**

Les écrivains de genre ont une culture qui en dépasse largement les limites. Xavier Mauméjean, Léo Henry, Jean-Philippe Jaworski ou Alain Damasio envisagent le genre comme un exercice formel, un exercice de style. Xavier Mauméjean est professeur de philosophie et Léo Henry, entre deux hommages au genre, écrit un roman historique sur la mystique Hildegarde de Bingen... Ces écrivains diffèrent des auteurs du XIXe, des feuilletonistes qui visaient un public précis et fabriquaient une littérature industrielle – ce qui ne veut pas dire sans qualités, loin de là. G.-J. Arnaud (1928-2020), qui vient de mourir, était sans doute le dernier représentant de cette façon d’approcher le genre.

Les romans de la grande époque du genre, des années 1960 à 1980, avec ses collections dédiées, les romans dits « de gare », se divisaient entre les fournisseurs premier degré, Gilles-Maurice Dumoulin, Paul Kenny, Gérard de Villiers, Michel Brice ou Peter Randa, et ceux qui commençaient à se dire que le genre était une forme à part, à investir et, pourquoi pas, à pervertir. Dès les années 1950, des auteurs comme André Ruellan ou Stefan Wul se demandaient, en parcourant les romans des collections Angoisse ou Anticipation des éditions Fleuve noir : « *Pourquoi ne ferais-je pas cela aussi ?* » Et ils le faisaient. Les *Frankenstein* publiés chez Fleuve noir étaient écrits sous le pseudonyme de Benoît Becker par Jean-Claude Carrière, le futur scénariste de Luis Buñuel, et Guy Bechtel, historien et biographe de Gutenberg ! Serge Brussolo faisait une maîtrise sur Alain Robbe-Grillet, formaliste absolu, quand, en tombant un jour sur un roman de G.-J. Arnaud, il s’est dit : « *C’est cette littérature-là que je veux faire.* » Aujourd’hui, les auteurs de genre ont une conscience du genre en tant que forme et la pratiquent de façon à la fois ludique et sensible.

### **Du coup, ces auteurs « déviants » ont investi la littérature traditionnelle ?**

La culture des écrivains de littérature blanche a changé, elle aussi. Avant, ils fréquentaient peu le genre. Aujourd'hui, ils y puisent. Certains l'utilisent par pur opportunisme, parce que ça marche. C'est de la pure récupération, basée sur l'idée fautive que le polar, c'est facile. Un Didier van Cauwelaert, par exemple, recycle sans grande imagination les codes du thriller psychologique, et on voit des politiciens comme Jean-Louis Debré ou Michel Noir se mettre au polar. Une collection avait même été créée aux éditions Le Mercure de France, dans les années 1980, Crime parfait, qui faisait écrire des romans policiers à des auteurs qui ne l'avaient jamais fait : René Barjavel, Gilles Perrault, Michel del Castillo... On ne peut pas dire qu'ils en aient sorti de grands polars ni leurs meilleurs livres...

En sens inverse, des auteurs comme Philippe Djian ou Daniel Pennac ont démarré dans le genre (dans la Série noire de Gallimard pour Pennac), pour finir en blanche. Djian est un cas frappant car, à l'inverse de Pennac, ses livres actuels pourraient toujours être publiés dans des collections de genre. Antoine Volodine, qui a démarré chez Présence du futur [des éditions Denoël, ndlr], et René Belletto, aujourd'hui édité chez P.O.L., ont suivi le même parcours.

### **Quels ont été les premiers auteurs à abolir ces barrières ?**

Georges Simenon (1903-1989), bien sûr, et Frédéric Dard (1921-2000). Il est amusant de voir que Simenon et Dard ont eux-mêmes « coupé » leur œuvre en deux. L'un faisant d'un côté les *Maigret* et de l'autre ses « romans durs ». Le second avec d'un côté les *San-Antonio* et de l'autre les livres signés Frédéric Dard – deux veines qu'il tenta de réunir, vers la fin de sa vie, en signant du nom de San-Antonio des romans comme *Le Mari de Léon* ou *La Vieille qui marchait dans la mer*, qui n'avaient plus rien à voir avec le fameux commissaire...

Aux États-Unis, on peut citer James Ellroy, qui a toujours affiché des ambitions littéraires extrêmes. Dans *Front criminel, une histoire du polar américain...* (1), son étude sur le roman *hard-boiled*, l'universitaire Benoît Tadié montre bien que les auteurs de roman noir de cette époque flirtaient davantage avec la poésie expérimentale qu'avec le roman de gare...

### **Les institutions semblent résister à ce mélange des genres : les prix littéraires ou l'Académie française restent très fermés à cette reconnaissance...**

L'institution est faite pour résister. Elle fonctionne sur de vieux schémas. Si les noms de Simenon en son temps, d'Ursula Le Guin ou de Margaret Atwood aujourd'hui circulent pour le prix Nobel, ils ne l'ont encore jamais eu. Le Goncourt n'a été décerné qu'à deux auteurs de roman noir, et c'était pour des livres qui n'en relevaient pas : Jean Vautrin avec *Un grand pas vers le Bon Dieu* et Pierre Lemaitre avec *Au revoir là-haut*. On n'imagine pas Jean-Patrick Manchette avoir le Goncourt, et pourtant il brille aujourd'hui autrement plus que Pascal Lainé ou Antonine Maillet, qui le reçurent dans les années où Manchette publiait.

### **Vous parlez beaucoup de polar. La SF connaît-elle la même reconnaissance ?**

Non, car dans « science-fiction », il y a « science ». Le polar, lui, joue dans le quotidien, l'existential. La SF ne s'aborde pas avec la même facilité : lire des romanciers tels que Greg Bear, Greg Egan ou Liu Cixin n'est pas donné spontanément à tout le monde, il faut quand même un bagage intellectuel, scientifique. La fantasy, en revanche, est un univers extrêmement codé, et il suffit souvent d'en assumer paresseusement les codes pour croire en écrire. Nous parlions de reconnaissance : regardez H.P. Lovecraft (1890-1937), qui publiait de son vivant dans les revues les plus populaires, il est aujourd'hui vénéré comme un grand maître et suscite, à son tour, des écrits et des pastiches qui jouent avec une pleine conscience de ce qu'il est.

(1) [Front criminel. Une histoire du polar américain de 1919 à nos jours](#), éd. PUF, 2018.